prema romani pontificis in Ecclesiam potestate disputatio (Paris, 1614); *Tractatus de summi pontificis authoritate* (1622).

DUVAL (Guillaume), philologue et médecin français, né à Pontoise vers 1572, mort à Paris en 1646. Il professa la philosophie successivement au collège de Cahni, à celui de Lisieux et au Collège royal de France, puis se fit recevoir docteur en médecine, devint doyen de la Faculté de Paris et reçut le titre de médecin ordinaire du roi. On lui doit de nombreux ouvrages dont nous mentionnerons les deux principaux, qui, du reste, sont complétement oubliés : *Historia monogramma sive pictura linearis sanctorum medicorum et medicarum, etc.* (Paris, 1643, in-4o) ; *Phytologia sive philosophia Plantarum* (Paris, 1647, in-8o).

DUVAL (Jean), médecin français, né à Pontoise ; il vivait au commencement du XVIIe siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Aristocratia corporis humani* (Paris, 1615, in-8o). On lui doit une traduction de l'*Antidotaire général et spécial de J.-J. Wecker* (Genève, 1609).

DUVAL (Jacques), médecin français, né à Evreux ; il pratiqua son art à Rouen au commencement du XVIIe siècle. Il publia des ouvrages qui sont loin de justifier la grande réputation qu'il eut de son temps. Nous nous bornerons à citer : *Méthode nouvelle de guérir les catarrhes et toutes les maladies qui en dépendent* (Rouen, 1611) ; *Des hermaphrodites, accouchements des femmes, signes de puceiage, défloration, conception et belle industrie dont use nature en la promotion du concept et plante prolifique* (Rouen, 1612, in-8o), traité rempli de puérilités, mais où l'on trouve cependant des observations curieuses.

DUVAL (Jean-Baptiste), orientaliste et antiquaire français, né à Auxerre, mort à Paris en 1718 ; il devint secrétaire interprète du cabinet du roi pour les langues orientales. En 1668, il fit un voyage à Rome, où il entra en relation avec J.-B. Raimondi et avec Gabriel Sionita, savant maronite. Duval était beaucoup plus versé dans la connaissance des médailles et des antiquités que dans celle des langues. Il s'initia avec succès à la poésie latine. Ses principaux ouvrages sont : *l'Ecole française pour bien apprendre à parler et à écrire selon l'usage du temps* (Paris, 1604) ; *Recueil de poésies latines* (Paris, 1616) ; *Hieroglyphicum latino-arabicum Davidis regis* (Paris, 1632, in-4o).

DUVAL (Jean), poëte français, né à Paris au commencement du XVIIe siècle, mort en 1680. Il entra dans les ordres, obtint la réputation d'un excellent prédicateur, prit part aux troubles de la Fronde et fit parafire, sous le voile de l'anonyme, plusieurs écrits contre Mazarin. Duval était d'un caractère bizarre et d'un extérieur presque repoussant. Vers la fin de sa vie, il tomba dans une mélancolie profonde, se laissa manger de vermine, dit Goujet, et mourut presque de faim. Nous citerons de lui : *Soupirs français sur la paix italienne* (1649, in-12) ; *Triolets du temps* (1649, in-12) ; le *Parlement burlesque de Pontoise* (Paris, 1652) ; le *Calvaire profané* (Paris, 1664, in-4o), poëme sur la prise de possession du Mont-Valérien par les Jacobins, etc.

DUVAL (Pierre), géographe français, né à Abbeville en 1618, mort à Paris en 1683. Il reçut des leçons de géographie de son oncle, Nicolas Samson professa lui-même cette science et reçut le titre de géographe royal. Ses ouvrages sont encore estimés pour leur fidélité, et il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages. Nous citerons : *Recherches curieuses des annales de France* (Paris, 1646) ; *Abrégé du monde* (1648-1650, 2 vol.) ; *Tables géographiques de tous les pays du monde* (Paris, 1651) ; le *Monde ou Géographie universelle* (1658) ; la *Sphère ou Traité de géographie* (1659) ; *Cartes et tables pour la géographie ancienne* (1665) ; la *France depuis son agrandissement par les conquêtes du roi* (1691, 4 vol. in-12 avec cartes), ouvrage souvent réimprimé.

DUVAL (François), littérateur français, né à Tours vers 1690, mort vers 1740. Il se fit recevoir licencié en droit, puis suivit la carrière des lettres, se lia avec Destouches, Crébillon, La Motte, et obtint un modeste emploi du garde des sceaux. Il a publié, entre autres ouvrages : *Mémoires historiques de la révolte des Cevennes* (1712) ; *Histoire de l'enlèvement des fanatiques dans les Cévennes* (1713) ; *Nouveau choix de pièces de poésie* (1715, 2 vol.), etc.

DUVAL (Valentin JAMERAY), numismate français, né à Arthonnay (Champagne) en 1695, mort à Vienne (Autriche) en 1775. Il était, à dix ans, gardeur de dindons chez un fermier, qui le chassa pour une espiéglerie. C'était pendant le rigoureux hiver de 1709. Le pauvre enfant erra au hasard, vécut d'aumônes, garda, pendant deux ans, les troupeaux d'un paysan des Vosges, puis fut successivement accueilli par les ermites de La Rochette, près de Dennevoy, et de Sainte-Anne, près de Joinéville. Là, il apprit à lire, à écrire, étudia l'astronomie, la géographie, l'hydrographie, et rencontra fortuitement le jurisconsulte anglais Forster, qui, frappé de l'intelligence de l'enfant et des connaissances si étrangères à sa profession qu'il possédait, lui fournit des livres et des cartes de géographie. Un hasard non moins heureux fit rencontrer Duval par le duc de Lorraine, qui le prit sous sa protection, l'envoya faire son éducation chez les jésuites de Pont-à-Mousson, puis le conduisit à Paris (1718) et lui donna l'argent nécessaire pour visiter la France, l'Italie et les Pays-Bas. Pendant ce temps, Duval s'était particulièrement attaché à l'étude des antiquités et de la numismatique. De retour en Lorraine, il devint professeur d'histoire à Lunéville, fit des cours qui eurent le plus grand succès et fut mis à la tête de la bibliothèque de son protecteur. Après la mort du duc Léopold, il suivit son fils, le duc François, à Florence, en 1729. Lorsque ce prince, qui avait épousé Marie-Thérèse (1736), devint empereur d'Allemagne, Duval continua à rester en Italie, où il se livra, avec une ardeur toujours croissante, à sa passion pour l'étude des antiquités ; puis, à l'appel de l'empereur, il se rendit à Vienne, en 1748, en qualité de directeur et conservateur du cabinet des médailles et de la bibliothèque impériale. C'est là qu'il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, conservant, au milieu des cours, son amour pour l'indépendance, son goût pour la vie active et sobre, sa franchise de langage et son inaltérable gaieté. Il lui arrivait souvent de répondre : « Je ne sais pas, » aux questions qu'on lui faisait. « L'empereur vous paye pour savoir, » lui dit un jour quelqu'un. « L'empereur, répondit Duval, me paye pour ce que je sais. S'il me payait pour ce que j'ignore, tous les trésors de l'empire ne suffiraient pas. » Ses principaux ouvrages sont : *Numismata cimelii cæsari-regii austriaci Vindobonensis* (Vienne, 1544-1555, 2 vol. in-fol.) ; *Monnaies en or et en argent qui composent une des parties du cabinet de l'Empereur* (Vienne, 1759-1769, 2 vol. in-fol.) ; *Œuvres de Duval* (1784, 2 vol. in-8o).

DUVAL (Mlle ...), actrice de l'Académie royale de musique de Paris, où elle jouissait d'une véritable réputation de chanteuse. Elle débuta au théâtre, en 1736, par un opéra en quatre actes et un prologue, intitulé les *Génies*, dont Fleury avait écrit les paroles et dont elle avait composé la musique. De Léris, dans son *Dictionnaire portatif des théâtres* (Paris, 1763), en parle ainsi : « Cette jeune personne accompagna elle-même tout son opéra sur le clavecin de l'orchestre, où le public la vit avec plaisir et étonnement. Le prologue se passe entre Zoroastre, l'Amour et les Génies élémentaires. La première entrée (on sait qu'à cette époque les actes des ballets portaient le nom d'*entrées*) a pour titre : les *Nymphes* ou l'*Amour indiscret* ; la seconde, les *Gnomes* ou l'*Amour ambitieux* ; la troisième, les *Salamandres* ou l'*Amour violent* ; et la quatrième, les *Sylphes* ou l'*Amour vengé*. On ne donna que neuf représentations de cet opéra, dont la première se fit le 18 octobre 1736, et il n'a pas été repris. Il est gravé in-quarto en musique. »

Mlle Duval est la première femme qui se soit produite en France comme compositeur de musique. Ce fut que plus d'un demi-siècle après que Florine Dezedes et Lucile Grétry, filles des deux compositeurs de ce nom, s'essayèrent dans quelques petits opéras à la Comédie-Italienne. Ainsi que Mme Louis, femme du fameux architecte qui construisit le Grand-Théâtre de Bordeaux. Plus tard, Mme de Vismes, femme du directeur de l'Opéra, donna aussi un ouvrage à ce dernier théâtre, où l'on vit se produire, dans la suite, Mlle Louise Bertin, fille du directeur du *Journal des Débats*, qui écrivit, sur un poëme de Victor Hugo, un opéra intitulé : *Esméralda*. A l'Opéra-Comique, plusieurs compositeurs féminins se révélèrent aussi : Mlle Le Sénéchal de Kercada, Mme Sophie Gail, Mlle Loïsa Puget, etc., etc.

Mlle Duval, qui avait publié une *Méthode agréable et utile pour apprendre facilement à chanter juste et avec goût* (Paris, 1741, in-fol. oblong), est morte à Paris, si l'on s'en rapporte à M. Fétis, en 1769.

DUVAL (PYRAU-), littérateur belge, né dans le pays de Liége vers 1730, mort vers 1800 ; il fut conseiller du landgrave de Hesse-Hombourg. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment : *Accord de la religion et des rangs* (Francfort, 1775, in-8o) ; *Catéchisme de l'homme social* (Francfort, 1776, in-8o) ; *l'Education virile* (1777) ; *Aristide* (1777, in-8o), ouvrage dans le genre du *Bélisaire* de Marmontel ; *Agiatis* (1778, in-8o).

DUVAL (Pierre), moraliste français, né à Bréauté en 1730, mort en 1797. Il professa la philosophie, puis devint proviseur du collége d'Harcourt, et recteur de l'Université en 1777 et 1786. C'était un prêtre tolérant, à qui l'on doit quelques ouvrages entre autres : *Essais sur différents sujets de philosophie* (Paris, 1767, in-12), où il réfute quelques opinions des philosophes de son temps ; *Réflexions sur le livre intitulé le Système de la nature*, (Paris, 1770).

DUVAL (Pierre-Jean), économiste français, né au Havre en 1731, mort dans cette ville en 1800. Il acquit une grande fortune dans la fabrication de la bière et dans le raffinage du sucre. On a de lui : *Mémoire sur le commerce et la navigation du Nord* (Amiens, 1760, in-12), ouvrage qui fut couronné par l'Académie d'Amiens en 1758.

DUVAL (François-Raymond), général français, né à Rennes en 1760, mort à Paris en 1838. Il commença par suivre la carrière du barreau et obtint au parlement de Bretagne des succès exceptionnels, ce qui ne l'empêcha pas d'abandonner sa position pour se livrer entièrement à la science et aux arts. En 1785, il fut nommé secrétaire de l'ambassade de France à Naples, et sut utiliser son séjour en Italie au profit de ses études. La révolution de 1789 le rappela en France ; mais l'Italie avait pour lui un attrait irrésistible, et il ne tarda pas à y retourner en qualité de secrétaire attaché à la légation de la République française à Rome. Il faillit y être massacré dans l'émeute de Basseville, perdit la vie, alla à Malte, et enfin abandonna la diplomatie pour se livrer entièrement à ses travaux de prédilection. Trois fois lauréat de l'Institut, il devint (1806) chef du bureau des beaux-arts au ministère de l'intérieur, membre de l'Institut (1811) et de l'Académie des inscriptions (1816). Il avait créé précédemment, avec Ginguené et Chamfort, la *Décade philosophique*, réunie ensuite au *Mercure de France*. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires pour des affaires criminelles ; Relation de l'insurrection de Rome en 1793 et de la mort de Basseville* (Naples, 1793) ; *Traduction du voyage de Spallanzani dans les Deux-Siciles et les Apennins* (1796, 6 vol. in-8o), en collaboration avec Toscan, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle ; *Observations sur les spectacles ; Des sépultures chez les anciens et les modernes* (1801), ouvrage couronné par l'Institut ; *Précis de la méthode d'éducation de Pestalozzi, avec des observations* (1804, in-8o) ; *Paris et ses monuments* (25 livraisons, 3 vol. in-fol.) ; les *Fontaines de Paris, anciennes et modernes* (1812, in-fol.) ; le *Mercure étranger* ou *Annales de la littérature* (4 vol.) ; *Collection des moralistes français, avec commentaires et notices* (Paris, 1820, 15 vol.) ; *Dissertations et notes sur le théâtre des Latins*, en collaboration avec son frère Alexandre (15 vol.) ; *Notes et additions aux mémoires sur Naples par le comte Orloff* (Paris, 1820, 3 vol. in-8o) ; *Opuscule sur la cession de Parga aux Turcs* ; avec Daunou : continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, commencée par les bénédictins ; *Lettres écrites de Rome sur la science des antiquités* (1 vol. in-8o) ; *Monuments des arts du dessin chez les anciens et les modernes*, recueillis par Denon et expliqués par Am. Duval (1829, 4 vol. in-fol).

Il avait pris part à la rédaction de l'*Athenæum* et de l'*Abeille*, et fait imprimer dans l'*Almanach des Muses* (de 1780 à 1784) quelques poésies fugitives. On remarqua surtout celle qui avait pour titre : les *Amours des bonnes gens*.

DUVAL (Alexandre-Vincent PINEUX), auteur dramatique français, frère du précédent, né à Rennes le 6 avril 1767, mort à Paris le 9 janvier 1842. Il eut une vie agitée qui donne la clef de son talent d'observation. Elève du collége de Rennes, il eut pour condisciples le futur chanteur Ellevion et le futur ministre de Corbière ; mais aventureux, impatient de tout frein, il sortit du collége et voulut aller tenter un loin la fortune. Muni d'une légère paccotille, il arriva à Brest, où, trompé par un faux ami, il se trouva sans ressources avant qu'on eût levé l'ancre. On était en 1780, c'est-à-dire à l'époque où la jeune Amérique, s'agitant pour l'indépendance, poussait d'une voix unanime ce puissant cri de liberté qui allait étranler les deux mondes. Cédant à l'enthousiasme général, Duval s'engagea dans la marine en qualité de volontaire d'honneur. A la paix, n'ayant pas de position, il joua la comédie dans les théâtres de société. Pour l'arracher aux désordres de la vie qu'il menait en compagnie d'Ellevion, alors étudiant en médecine, de Maurean, le futur vainqueur de Hohenlinden, alors étudiant en droit, et d'une douzaine d'autres jeunes gens, ses parents le firent admettre dans le corps du génie des ponts et chaussées. Mais Paris était toujours le point de mire de son ambition. A l'insu de sa famille, il sollicita et obtint la place de secrétaire de la députation de Bretagne ; ses fonctions furent de courte durée ; les troubles de cette province, en 1788, amenèrent le rappel des députés, et Duval, encore une fois forcé de changer d'état, alla travailler en qualité d'ingénieur au canal de Dieppe. Paris l'appelait toujours : il y vint étudier l'architecture, comme élève de l'Ecole des beaux-arts, et obtint les bâtiments des domaines du roi. La Révolution ne l'y laissa pas longtemps. Ce fut alors que, pendant quelque temps, en compagnie de Gérard, de Lafos d'Illasley, et de Chenard, de cet événement musical. Moins heureux avec les *Tuteurs vengés*, comédie en trois actes et en vers, restée sur des valets fripons ressuscités de l'ancien répertoire (1789), il prit sa revanche avec le *Trente et Quarante* (1799), remarquable par la vérité des caractères, qui devait valoir à l'auteur maints sujet, créé exprès pour Ellevion, et avec le *Maison à Marais* (1800), opposition entre les mœurs simples de ce quartier tranquille et celles du jeune Chaussée-d'Antin. *Maison à vendre* (1800), charmante imbroglio dotée de la musique délicieuse de Dalayrac, lui valut un nouveau succès. Un grain d'amertume se mêlait toutefois aux éloges que savourait Duval : ses opéras-comiques lui attiraient le surnom d'*aimable* auteur, et il fut obligé de lutter avec des pièces en cinq actes contre cette épithète qui le désespérait. Une *Aventure de Saint-Foix* ou le *Coup d'épée*, anecdote arrangée avec esprit, précéda *Edouard en Ecosse* ou la *Fuite d'un proscrit*, drame historique en trois actes et en prose, l'un des meilleurs de l'auteur. V. EDOUARD EN ECOSSE.

Cette pièce, dans laquelle la cause du malheur se trouve généreusement plaidée, fit un bruit énorme en son temps. Elle irrita Bonaparte au point qu'Alexandre Duval crut devoir passer quelque temps à l'étranger. Un état civieux de son protecteur, le ministre Chaptal, il s'arracha des bras de sa femme et de ses jeunes enfants pour passer en Russie. Quant à *Edouard en Ecosse*, il n'y eut pas pour lui d'amnistie jusqu'à la fin de l'Empire ; il ne reparut que le 9 juin 1814, lorsque la scène se rouvrit à plus d'une pièce proscrite sous le régime de celui dont la main de fer avait étouffé les libertés publiques. Il est vrai que, traduit en allemand par Kotzebue, et de l'allemand en français par le fils de Mme de Staël, *Edouard* avait été joué partout, excepté en France, avec succès ; l'Allemagne et la Suisse rendaient avec usure au malheureux Duval les applaudissements dont l'avait privé le plus ombrageux de tous les pouvoirs. En Russie, l'œuvre et l'auteur jouirent d'une faveur particulière. Montrer que le malheur a toujours droit au respect, que les haines politiques ne doivent jamais étouffer la pensée, qui ne pouvait réellement paraître un crime à personne, tel était le but qu'allait se proposer aux actes les plus odieux pour s'asseoir sur un trône usurpé.

Revenu à Paris au bout d'un an, Duval, chef de bureau de la section des beaux-arts, qui désirait le faire rentrer en grâce, entreprit une pièce de circonstance, *Guillaume le Conquérant*. Il était alors question d'une descente en Angleterre, et le premier consul demandait aux auteurs des ouvrages propres à animer l'esprit public contre nos voisins. Duval, pour sa part, en fut flatteur, il ne sut pas louer le futur maître de la France ; après dix jours et dix nuits de travail, son *Guillaume* était fait. Le 16 décembre 1803, il parut au théâtre de la République, et certes l'auteur comptait bien cette fois n'avoir rien à craindre du côté du pouvoir, tout au contraire. Hélas ! *Guillaume le Conquérant* fut défendu, lui aussi, à la seconde représentation. Duval, se bornant à animer le belliqueux esprit des Français, avait négligé de faire allusion au brillant avenir que se préparait le chef de l'Etat : *tuade ira*, et l'intervention seule de Joséphine le sauva, cela est à peine croyable, de toute suite fâcheuse. Presque aussitôt il donna *Shakspeare amoureux*, jolie bagatelle en un acte, à laquelle Talma donna l'appui de son admirable talent dramatique (2 janvier 1804). Le *Tyran domestique*, comédie en cinq actes et en vers (16 février 1805), mal accueilli des journalistes du temps, et surtout de l'irascible Geoffroy, se maintint cependant, grâce à un immense intérêt qui relève d'une pensée morale. Le *Menuisier de Livonie*, comédie en trois actes, qui vint ensuite (9 mai 1805), eut un très-grand nombre de représentations, tant au théâtre Louvois, qu'en province.

Nous arrivons ainsi à l'année 1806. La *Jeunesse de Henri V*, comédie en trois actes, jouée le 9 juin, obtint la faveur du public pour la vérité du dialogue et le plaisant des situations. Elle était imitée d'une pièce attribuée à Mercier et intitulée : *Charles II, roi d'Angleterre, en certain lieu...* La censure, ennemie constante de Duval, l'obligea à changer ce titre primitif de *Charles II* ; de là de nombreux anachronismes. En 1808, nous trouvons à citer la *Tapisserie*, comédie-vaudeville en un acte (16e siècle), le *Vieux Célibataire* (1817), parodie du roman de Gaillardet. On a encore de Georges Duval les deux ouvrages suivants, qui furent lus avec beaucoup d'avidité, à cause des anecdotes piquantes qu'ils renferment sur les personages les plus fameux de la Révolution : *Souvenirs de la Terreur, de 1788 à 1793* (Paris, 1841 et 1842, 4 vol. in-8o) ; *Souvenirs thermidoriens* (1843, 2 vol. in-8o). Ces six volumes sont assez difficiles à trouver aujourd'hui.

DUVAL (Maurice-Jean), administrateur français, né en 1778, mort en 1861. Admis au conseil d'Etat comme auditeur, en 1809, il devint successivement préfet des Basses-Alpes, de la Côte-d'Or et de l'Hérault sous l'Empire, fit, pendant la Restauration, partie des adversaires du gouvernement, et rentra dans l'administration après la révolution de Juillet. Nommé, au mois d'août suivant, membre du conseil d'Etat, il devint, au commencement de 1831, préfet des Pyrénées-Orientales, et, l'année suivante, préfet de l'Isère. « Appelé par la force les troubles dont ces deux départements furent le théâtre, reçut un siége à la Chambre des pairs au mois d'octobre 1832 et passa bientôt après dans la Loire-Inférieure, qu'il administra jusqu'en 1840. Duval était depuis peu de temps à Nantes lorsqu'il prit, de concert avec Ferdinand Favre, maire de cette ville, les mesures qui amenèrent l'arrestation de la duchesse de Berry (6 novembre 1832). Cet administrateur, toujours prêt à braver l'impopularité et à agir par la compression, fut envoyé, en 1841, en qualité de commissaire extraordinaire, dans la Haute-Garonne, pour y faire exécuter l'opération du recensement, à laquelle la population opposait une vive résistance. Avec son énergie habituelle, il rétablit l'ordre, licencia la garde nationale, et dompta par la force toutes les velléités d'opposition. De 1844 à 1847, époque où il fut mis à la retraite, Duval administra le département du Nord. Après le coup d'Etat du 2 décembre, il fit partie de la commission consultative, et fut nommé commissaire extraordinaire dans plusieurs départements de l'Ouest. Sa mission accomplie, il rentra dans la vie privée jusqu'à l'époque de sa mort.

DUVAL (Henri-Louis-Nicolas), littérateur, né à Paris en 1783, mort en 1854. Il servit comme officier dans la garde impériale, puis se retira du service (1814) pour s'adonner entièrement à la culture des lettres. Duval fut le collaborateur de Las Cases pour la rédaction du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Il a publié, en outre, un assez grand nombre de romans et d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Melvil et Adèle* ou la *Destinée* (1819, 2 vol.) ; *Mes contes et ceux de ma grand'maman* (1820, 3 vol.) ; *M. Graissinet, histoire comique, satirique et véridique* (1823, 4 vol.) ; *Manuel de l'enfance* (1829) ; *Abrégé de grammaire* (1832) ; *Museum pittoresque* (1835) ; *Atlas universel des sciences* (1837), etc.

DUVAL (Vincent), médecin français, né en 1796 à Saint-Maclou, près de Pont-Audemer. Il fut reçu docteur à Paris en 1820, et se livra, dès son entrée dans la carrière, à l'étude de l'orthopédie, vers laquelle le porta naturellement un goût marqué pour le côté positif de la science ; il débuta dans cette spécialité sous les auspices de son beau-père, M. Alade-Lafond, et on lui doit des améliorations notables aux traitements suivis jusqu'alors. Lorsqu'il commença à s'occuper d'orthopédie, l'usage des lits mécaniques, appliqués comme moyen extenseur au traitement des difformités de la taille, était encore nouveau en France. M. Duval secunda les tentatives que fit son beau-père, dans l'établissement qu'il avait alors à Chaillot, pour substituer à l'extension permanente une extension intermittente ou *oscillatoire*. Mais, quelque ingénieusement combinés que fussent les moyens employés pour obtenir cette extension, ils n'eurent pas le succès désiré ; car si l'extension ainsi obtenue causait moins de douleur, elle avait l'inconvénient d'assouplir trop directement les substances ligamenteuses intervertébrales, et tendait ainsi à ne redresser la

quantaine d'ouvrages dramatiques applaudis, et qui avait fait gagner à notre première scène des sommes considérables, dut, subissant les exigences des comédiens, réduire de cinq actes à trois cette pièce remarquable, qui n'eut plus dès lors les développements nécessaires. L'honnête Duval, qui, avec Picard, avait partagé pendant un quart de siècle le sceptre de la comédie, rajeunie par une bonne et franche gaieté, par l'enjouement et la vivacité des détails, comprit que les grandes tirades mélodramatiques allaient décidément avoir le dessus dans la bagarre. Après avoir mené quelque temps encore une existence maladive, il mourut délaigné, presque inconnu de l'école nouvelle, à l'âge de soixante-trois ans. Nous le répétons, la censure lui avait fait plus de mal encore que le romantisme. Avec elle comment lutter ! La plupart de ses pièces importantes, s'il faut en croire M. Hipp. Lucas (*Histoire du Théâtre-Français*), lui furent enlevées par les diverses censures qui se succédèrent, « et qui toutes, quoique partant d'opinions opposées, arrivèrent au même résultat en insultant presque toujours, suivant l'usage des censures, le gouvernement qu'elles prétendaient servir. Ce pouvoir ténébreux, inquisition véritable, entrava la carrière de Duval. Il fut privé souvent du bénéfice de ses travaux. Triste condition du poëte comique, auquel on demande la fustigation des mœurs en courant en secret les lanières de son fouet. »

Alexandre Duval a excellé dans la peinture des mœurs de son temps. Ses intrigues sont fortement nouées, son dialogue est naturel, plein de traits comiques ; son style est facile, original, mais quelquefois incorrect. Il songeait peu au style et il l'avoue lui-même. « Tel est mon aveuglement en cette partie de l'art qu'on appelle le style, dit-il dans la préface de la *Jeunesse de Henri V*, que je la crois souvent une sorte d'erreur qui naît plus dans les poëmes destinés au théâtre que les incorrections et certaines fautes de versification. » Nous ne devons pas partager les opinions de Duval à ce sujet, et l'on préférera toujours ses pièces en prose, où son esprit, débarrassé d'entraves, se trouvait à l'aise et suivait son inspiration. Dans la préface de ses *Œuvres complètes* (1813-1825, 9 vol.), il s'exprime ainsi sur lui-même : « Je ne me suis jamais dit : Je veux faire une comédie, un drame ; mais je me laissais dominer par la première pensée que faisait naître en moi le hasard des entretiens, des rencontres et des voyages. » Aussi le premier mérite de Duval était dans la vérité des sentiments. Une autre qualité se retrouve dans ses ouvrages : tous les bons instincts y sont mis en relief ; tout ce qui est vil et lâche y est stigmatisé. Ravejunissant la comédie, qui n'avait que des cadres tout tracés et toujours les mêmes procédés, il comprit dès ses débuts qu'il fallait un genre qui, pour être approprié au peuple, ce nouveau venu à la vie publique, parlât plus au cœur qu'à l'esprit. Aussi le regarde-t-on avec raison comme l'intermédiaire entre les grands maîtres de l'art et la nouvelle école dramatique. Mis généralement sur la même ligne que Picard, s'il lui est inférieur comme puissance d'observation et profondeur philosophique, il a l'avantage, sous le rapport de l'invention, du génie dramatique.

En 1808, sur la proposition de Picard, son ami, Duval fut appelé à la direction du théâtre Louvois, alors théâtre de l'Impératrice, puis à l'Odéon, auquel on avait réuni l'opéra-bouffa italien. Cette comédien, il fut pour la source de tracasseries et de chagrins continuels ; il eut même le malheur de se brouiller avec Picard, lorsque, en 1816, ce dernier fut désigné pour lui succéder ; une petite guerre de pamphlets s'ensuivit. Duval avait publié un *factum* en vers caustiques et virulents, auquel Picard ne répondit que par une défense en prose très-modérée ; les tribunaux furent saisis de la question d'intérêts. L'affaire se termina par une transaction à l'amiable, mais l'on ne peut dire au juste si la réconciliation des deux anciens amis fut sincère. En 1813, Duval vint remplacer Legouvé à l'Institut ; en 1816, il fut nommé membre de l'Académie française. Il y a été remplacé par Ballanche, qui a prononcé son éloge. A sa mort, il remplissait depuis onze ans avec zèle et bienveillance les fonctions d'administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Sa mauvaise santé ne lui a pas permis de mettre la dernière main à la carrière, à l'étude de l'orthopédie, vers laquelle le porta naturellement un goût marqué pour le côté positif de la science ; il débuta dans cette spécialité sous les auspices de son beau-père, M. Alade-Lafond, et on lui doit des améliorations notables aux traitements suivis jusqu'alors. Lorsqu'il commença à s'occuper d'orthopédie, l'usage des lits mécaniques, appliqués comme moyen extenseur au traitement des difformités de la taille, était encore nouveau en France. M. Duval secunda les tentatives que fit son beau-père, dans l'établissement qu'il avait alors à Chaillot, pour substituer à l'extension permanente une extension intermittente ou *oscillatoire*. Mais, quelque ingénieusement combinés que fussent les moyens employés pour obtenir cette extension, ils n'eurent pas le succès désiré ; car si l'extension ainsi obtenue causait moins de douleur, elle avait l'inconvénient d'assouplir trop directement les substances ligamenteuses intervertébrales, et tendait ainsi à ne redresser la